

Emmanuelle et Philippe Aronson
traducteurs de l'anglais

Entretien mené par Claire Darfeuille

Vous traduisez tous les deux de l'anglais, comment êtes-vous devenus traducteurs ?

Emma. Je suis venue à l'anglais et à la traduction par Philippe. Je parle aussi l'italien, mais je ne me suis jamais essayée à la traduction dans cette langue. Comme la plupart des Français, j'ai étudié l'anglais à l'école et j'ai continué à la fac de lettres, mais je ne parlais pas particulièrement bien. J'ai vraiment appris dans notre relation, puis en travaillant à La Nouvelle Agence où je me suis mise à beaucoup lire en anglais...

Quelle langue parlez-vous entre vous ?

Emma. Surtout le français. On parle aussi beaucoup anglais, avec notre fille, et avec nos nombreux amis anglophones.

Philippe, tu as conservé une petite pointe d'accent américain en français ?

Philippe. Ah, les Français aiment toujours pointer les différences ! 50 % des gens entendent un accent quand je parle, 50 % n'en entendent pas... Je suis né et j'ai grandi aux USA, mais pendant les vingt et une années où j'y ai vécu, je revenais chaque été en France. Là-bas, je parlais français avec ma mère, c'est-à-dire une femme qui avait quitté la France dans les années 50, qui disait « tonnerre de Dieu », qui vouvoyait ses amis, etc. Peut-être ai-je conservé certaines

tournures... Pour ma part, je dis toujours que ma langue maternelle est le français et ma langue paternelle l'américain. En fait, j'ai grandi en entendant plein de langues – mes parents parlaient italien entre eux ; mes grands-parents américains parlaient parfois yiddish.

Quels ont été vos parcours respectifs ?

Emma. Au départ, j'étais actrice, et danseuse. Puis, après quelques années, j'ai décidé de changer de vie et de métier et je suis allée vers l'édition, par choix.

Philippe. De mon côté, jeune homme, je voulais être pianiste classique, mais j'ai vite compris que je n'étais pas assez bon. J'ai donné des cours, beaucoup de cours, mais je n'avais pas le niveau pour être le musicien que je rêvais d'être. L'idée de devenir traducteur m'est venue assez rapidement, car j'ai toujours eu une grande passion pour la littérature, mais je n'ai pas fait d'études de langues ni un master de traduction. J'ai bien essayé de suivre des cours à l'Institut britannique, mais ça m'a vite agacé, surtout la linguistique.

Tu as débuté ton activité de traducteur au sein d'une revue littéraire ?

Philippe. J'ai commencé à traduire pour *Les Épisodes*, une revue créée par Alexandre Gouzou, que nous avons refondue ensemble. La revue était déjà orientée vers la traduction. C'est grâce à elle que j'ai rencontré Nicolas Richard, Brice Matthieussent, Claro... On y publiait des extraits de correspondances et d'œuvres d'auteurs anglo-saxons, traduits par nous-mêmes. Claro a apporté des textes de William Vollmann, on a publié Leonard Michaels avant qu'il ne sorte chez Bourgois, Beckett, Burroughs, Berthet... Ensuite, les éditeurs sont venus à nous. Un jour, j'ai vu plusieurs exemplaires de la revue sur le bureau de Bernard Wallet chez Verticales, donc on était bien repérés et suivis... À l'époque, j'essayais de me faire engager comme traducteur, mais j'essuyais des refus partout ! Partout ! Jusqu'à ce que Christel Paris au Seuil me propose de traduire *Le Bouc Hémisphère* de DBC Pierre, qui avait reçu le Booker Prize... Ensuite, j'ai traduit plusieurs livres pour elle, et cela s'est enchaîné.

Emma, tu étais de ton côté agent littéraire ?

Emma. J'ai travaillé pendant huit ans à La Nouvelle Agence. Dans le même temps, je relisais déjà toutes les traductions de Philippe. En fait, nous traduisions déjà à deux, mais nous ne le disions pas pour éviter que les éditeurs ne m'appellent à l'agence dès qu'ils n'arrivaient pas à joindre Philippe. Cosigner n'était pas important à l'époque ; ce qui comptait, c'était que le travail soit fait.

Philippe. Nous avons longtemps traduit à quatre mains. Maintenant, cela dépend des textes, mais... tôt ou tard nous nous retrouvons ensemble !

Emma. Oui, et quand c'est le cas, on traduit à voix haute, on dit le texte en version originale, puis en français. Philippe saisit à l'ordinateur...

Philippe. Parce que je suis très fort en orthographe et que je tape très vite !

Emma. Comme disait Flaubert, on « gueule » le texte. On dit le texte en VO, puis en français. On avance à deux, phrase par phrase... Mais pour certains livres, je fais une version toute seule et on voit certains points ensemble.

Philippe. Par exemple, *Le Dernier Stade de la soif* de Frederick Exley, je l'ai traduit avec Jérôme Schmidt (des Éditions Inculte) ; le second, *À l'épreuve de la faim*, nous l'avons traduit ensemble avec Emma et le prochain, *Last Notes From Home*, elle le fera toute seule.

Emma. Non, tu vas le faire avec moi ! C'est sûr, tu le feras avec moi.

Philippe. En fait, ici, c'est un atelier. Et, comme on dit, si on va dans un restau et qu'on aime bien la bouffe, pas la peine d'aller voir dans la cuisine !

Emma. Exactement, chacun est à son poste, comme dans une

équipe de foot, il y a des plans de jeu qui varient en fonction des rencontres, mais le principal est de marquer, de gagner.

Philippe. Avec pour but, naturellement, de dominer le monde ! (Rires.) Non, l'important est d'entendre la petite musique, de rendre un texte qui sonne bien.

Emma. On peut dire que l'on a une petite entreprise familiale. On travaille dans la même pièce, chacun à notre bureau, avec Sunny et Tabatha...

Philippe. Oui, nos deux chattes nous aident aussi.

Apportez-vous les textes ou bien répondez-vous à des commandes ?

Philippe. Ah, mais c'est presque impossible d'apporter des livres ! Mis à part le regretté Michel Bulteau chez feu Hachette littératures qui a tout accepté de ce que nous lui proposons (Irving Rosenthal, J. C. Amberchele...) mais, sinon, nous avons beaucoup de mal ne serait-ce qu'à savoir ce que pense un éditeur d'un livre qu'on lui soumet. Si, une fois. Emma m'avait parlé d'un livre sur Billie Holiday, un livre fabuleux de Julia Blackburn, intitulé *With Billie*. Chacun de la trentaine de chapitres est un témoignage de quelqu'un qui l'a connue – une prostituée, un bassiste, un flic, un souteneur, un pianiste. J'ai pris contact avec l'auteur, l'agent. J'avais constitué un dossier complet et j'ai démarché partout. Pas de réponse. Un jour, j'étais chez mon libraire, et tout en discutant, je vois le bouquin de Julia Blackburn publié en français, sous le titre de *Lady in Satin* ! J'étais fou de rage, prêt à tout casser. Comme c'est un petit monde, j'ai vite trouvé le numéro de portable de l'éditeur. Quand finalement je l'ai eu, il s'est confondu en excuses, et m'a demandé si j'avais ouvert le livre, chose que je n'avais pas faite. Il me l'a envoyé, et là j'ai pu voir qu'il comportait, juste après l'exergue, la mention suivante : « L'éditeur français voudrait chaleureusement remercier la personne qui lui a fait découvrir ce livre fantastique, et qui s'est proposé à l'époque de le traduire. Un incident informatique m'a fait perdre ses coordonnées et malgré toutes mes recherches, je n'ai jamais pu les retrouver. Cette édition française lui est dédiée. »

Emma. Oui. Tu es certainement l'un des seuls traducteurs à avoir obtenu une dédicace anonyme !

Et tu l'as lu pour voir comment il avait été traduit ?

Philippe. Non. De manière générale, je ne lis jamais de traductions. Sauf quand je lis Roberto Bolaño, ou d'autres auteurs hispanophones, voire allemands... Mais les traductions de l'anglais, non.

Emma. Moi, je lis pas mal de livres en VO et en VF. Pour voir quelles solutions le traducteur a trouvées. J'en note certaines dans un petit carnet ; je relève des mots, des expressions...

Avez-vous vécu d'autres mésaventures avec des éditeurs ?

Philippe. Non, c'est un petit monde. Un éditeur ne va pas sciemment berner les Aronson, Nicolas Richard ou Claro – peut-être des débutants, mais pas nous ! À part avec une ou deux maisons, nous avons d'excellentes relations avec les éditeurs. Chaque traducteur est grillé dans au moins une maison d'édition. On n'en parle pas forcément, mais c'est comme ça, que ce soit pour des raisons humaines ou professionnelles. Si un traducteur dit l'inverse, c'est qu'il ment. Et si jamais tu rends une traduction qui n'est pas à la hauteur, on ne te le pardonne pas. Il n'y a jamais de seconde chance.

Emma. Même si c'était le texte qui n'était pas très bon, puisque de toute façon c'est la faute du traducteur si ça sonne mal, n'est-ce pas ?

Philippe. Sinon, pour revenir aux éditeurs qui nous suivent sur certains projets, je remarque que Pierre Fourniaud de la Manufacture de livres est l'un des seuls à ne pas avoir peur de ressortir les livres pour les revendre après en poche. Le format poche, ce peut être une nouvelle vie pour un livre. Il a notamment repris un livre formidable, *Tout perdre* de J. C. Amberchele, un roman écrit par un prisonnier. Le seul livre dont j'ai terminé la lecture avec les yeux voilés de larmes... Emmanuelle aussi.

Avez-vous déjà fait des essais avant que l'on vous confie une traduction ?

Emma. Pour Zadie Smith, l'éditeur a « casté » plusieurs traducteurs. L'auteure n'était pas totalement satisfaite des premières traductions, c'est du moins ce qu'on nous a dit.

Emma. On a donc fait notre essai et on n'a plus eu de nouvelles pendant trois mois...

Philippe. Finalement, l'éditrice de Gallimard nous a remerciés pour « notre patience admiraaable », et nous avons ensuite traduit deux romans, *De la beauté*, un hommage à *Howard's End* de E. M. Forster, et *Ceux du Nord-Ouest*, ainsi qu'un recueil d'essais, *Changer d'avis*.

Avez-vous une spécialité, un genre littéraire de prédilection ?

Philippe. On ne nous propose que de très bons livres... qui ne se vendent pas ! Jamais des choses populaires ou commerciales. Parfois, on aimerait bien traduire une Mary Higgins Clark ou une Patti Smith, parce qu'il paraît que les droits d'auteur existent, j'aimerais bien en voir un jour... Dans le monde anglophone, quand on annonce le nom des auteurs que nous avons traduits, les Américains ou les Anglais font : « Waouh ! Yes ! » C'est très chic. Ici, les gens nous disent : « Qui ? » Dave Eggers, par exemple, dont nous venons d'achever *Le Cercle* pour Gallimard, est archi connu ; Zadie Smith aussi est une méga star... passablement méconnue ici. Enfin, avec Eggers, nous avons peut-être un infime espoir financier, parce que deux de ses romans que nous avons traduits vont être adaptés au cinéma avec Tom Hanks. Pour Patrick deWitt aussi, puisque *Les Frères Sisters* va être porté à l'écran par Jacques Audiard.

Emma. De manière générale, les gens aiment bien vous mettre dans une niche ; on vous colle vite une étiquette. Après avoir traduit *Yellow birds* de Kevin Powers pour Stock, qui traite d'un jeune soldat en Irak, les éditeurs se sont dit : « La guerre en Irak, c'est leur sujet. » Par exemple, nous avons traduit ensuite *Périmètre de sécurité* de Mi-

chael Pitre (Seuil), qui vient de sortir. Mais, au départ, on n'y connaissait rien. Après une première traduction, tu as acquis le jargon, tu es déjà rentré dans un milieu, tu sais où chercher, tu as les contacts.

Philippe. Oui, on s'est même fait conseiller par un militaire, un homme de terrain, à peine atterri d'Irak et qui repartait en Afghanistan, le frère d'une amie bibliothécaire corse. On lui a tout soumis. Il a été super efficace. C'est indispensable de faire appel à des gens qui connaissent le sujet, la culture, l'esprit.

Ton travail comme agent t'a-t-il aidée à repérer des auteurs que vous avez traduits ensuite ?

Une seule et unique fois ! Ma collègue à l'agence m'avait confié qu'elle n'avait pas très envie de s'occuper du premier roman de Patrick deWitt, qu'elle trouvait trop « trash ». Trop de whisky, de cachets, de vomis... Je récupère le livre et dès les premières lignes, je me dis : « C'est pour Philippe ! » Comme il rédigeait parfois de petits rapports de lecture pour moi, quand j'étais débordée, parce qu'il faut s'occuper d'une quantité faramineuse de bouquins dans une agence littéraire, je lui ai confié le manuscrit. Il a pris quelques pages sous le bras avant de partir faire des courses. Et il a dû faire demi-tour, parce qu'il voulait absolument lire la suite. J'avoue, quand j'ai appelé Marie-Catherine Vacher chez Actes Sud pour lui vendre le livre, j'ai vendu Philippe avec ! Mais, je le jure, c'est la seule et unique fois que je l'ai fait quand je travaillais à La Nouvelle Agence... Et ça a marché !

Vous traduisez majoritairement des écrivains contemporains. Les sollicitez-vous souvent en cours de traduction ?

Philippe. Nous les contactons toujours une première fois par mail pour nous présenter. De manière générale, cela rassure la maison d'édition de savoir que les traducteurs sont en contact avec l'auteur.

Emma. Ensuite, nous les sollicitons parfois, pour des petites choses, s'il y a des contradictions, des redites, des sauts de ligne suspects, on vérifie que cela est voulu... Cela dépend des auteurs.

Philippe. Dave Eggers, par exemple, dont nous avons traduit *Le Cercle* (à paraître), est un auteur qui pense à tous les détails, même à la typographie. Nous avons prévenu le préparateur de copie, pour qu'il ne corrige pas...

Emma. Parfois, les auteurs ont envie d'être un peu obscurs, comme Kevin Powers, dont l'écriture est assez lyrique, et poétique. Ses réponses à nos questions l'étaient plus encore ! Mais, l'obscurité peut aussi être le signe d'un manque de maîtrise pour certains. Chez les plus grands, l'écriture est toujours limpide.

Traduire à deux présente-t-il aussi des inconvénients ?

Emma. En ce qui nous concerne, on n'est pas forcément motivés aux mêmes moments, mais on a les mêmes goûts pratiquement pour tout, on aime les mêmes films, les mêmes livres, la même musique, donc on est souvent d'accord. On se dispute parfois – pour des virgules...

Et on ne traduit pas vraiment plus vite à deux. La différence, c'est que, en passant d'un point de vue à l'autre, on prend tout de suite du recul par rapport à la phrase qu'on vient de traduire, donc on voit de façon plus instantanée là où il faut creuser, revenir sur certains détails...

Philippe. De façon générale, on passe toujours les deux premières semaines à glandouiller...

Emma. C'est vrai, c'est dur de s'y mettre, et puis après une cinquantaine de pages, la voix est là, ça s'accélère, ensuite on prend un rythme de croisière.

Philippe. C'est comme les pompes. Quand tu commences, tu en fais cinq et c'est très dur, et puis au bout d'une semaine, tu en fais dix, puis quinze, puis vingt, etc. C'est drôle, parfois on pense qu'une traduction va aller plus vite qu'une autre, mais chaque traduction a ses propres difficultés et demande le même temps.

Emma. Qu'on le veuille ou non, il faut toujours passer du temps dans chaque phrase. Des fois, on se dit, 250 pages avec des dialogues, ça va aller vite, mais en fin de compte on met le même nombre de semaines.

Philippe. Depuis trois, quatre ans, on n'arrête pas. On travaille parfois matin, après-midi et soir... Je fais aussi un peu d'interprétariat pour les auteurs anglophones de passage à Paris. Curieusement, ce sont toujours des auteurs que je n'ai pas traduits : Richard Flanagan, R. J. Ellory, Tim Willocks, Martin Amis.

Tu viens aussi d'écrire ton premier roman ?

Philippe. Oui. Jérôme Schmidt m'a demandé d'écrire un roman sur le boxeur noir Jack Johnson (*Un trou dans le ciel*, Inculte). J'étais fasciné par ce personnage atypique, extravagant. Dans les années 1900, il faisait comme si le racisme n'existait pas, ne fréquentait que des femmes blanches ; il avait appris la musique classique et jouait du violoncelle et de la contrebasse. Autour du ring, il y avait toujours des milliers de spectateurs à le huer quand il boxait contre un blanc.

Est-ce que tu vas le traduire en anglais ?

Peut-être. On verra bien. Ce sera tout autre chose, en tout cas, puisque je pourrai faire parler les gens du Sud des États-Unis, et les Noirs notamment, comme ils parlent vraiment.

Bibliographie sélective

Dave Eggers, *Le Cercle*, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 2016.

Zadie Smith, *Ceux du Nord-Ouest*, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 2014.

Kevin Powers, *Yellow birds*, Paris, Stock, 2013.

Frederick Exley, *À l'épreuve de la faim, journal d'une île froide*, Toulouse, Monsieur Toussaint Louverture, 2013.

Patrick deWitt, *Les Frères Sisters*, Arles, Actes Sud, 2012.

